

lités politiques qui distingue aujourd'hui notre vénérable premier-ministre fédéral. Je ne lui ferai pas l'injure de dire qu'il a toujours été comme cela, mais la fréquentation des mauvaises compagnies et le frottement auquel il a été exposé depuis qu'il est au pouvoir l'ont changé du tout au tout. Il aurait dû ne pas oublier l'avis du curé lorsqu'il est allé en Angleterre, et se tenir au moins à la distance canonique, c'est-à-dire à trois pieds de sa *blonde*, durant tout le temps des amours. Il serait encore le pur libéral qu'il était avant les décorations et les titres, et les vétérans ne pleureraient pas aujourd'hui leurs illusions perdues.

Nous avons envoyé en Angleterre un Laurier habitant, démocrate, bon garçon, coiffé d'une tuque, vêtu d'une bougrine d'étoffe du pays et d'une culotte de corderoy, et chaussé en souliers de *beu*. Il nous est revenu harnaché comme un garde Napoléon ou un forestier-royal, c'est-à-dire avec un chapeau en sifflet, un habit chamarré et brodé, des knickerbockers et des souliers en cuir patent, comme on dit dans nos campagnes; sans compter un immense couteau à deux tranchants qui lui bat noblement les mollets les jours de grande parade.

Tout cela serait encore pardonnable, si le premier-ministre voulait écouter la voix de ses meilleurs amis et lâcher le crampon qui lui a mis le grappin dessus.

Mais non, il n'a voulu écouter que la voix des pires ennemis des libéraux, et le châtement ne se fera pas attendre.

M. Tarte fera dans l'avenir absolument ce qu'il a fait dans le passé.

Il a trahi Cauchon qui, pour lui, devait être l'homme le plus sacré de la création, et M. Cauchon est allé mourir de peine

dans les plaines éloignées du Nord-Ouest, alors presque inhabitées.

Il a trahi Langevin, son bienfaiteur, et l'ancien ministre des Travaux Publics traîne aujourd'hui une existence douloureuse, sans fortune, sans amis, sans prestige, après avoir occupé pendant plus d'un quart de siècle une situation brillante.

Il a trahi Chapleau, son ami, mort dans une chambre banale d'hôtel, riche, il est vrai, mais dont la dépouille est restée sans garde et sans lumière, dans une des salles de l'Université Laval. Pour comble, cette salle était fermée à clef, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que Vieux-Rouge, accompagné de quatre amis, pût pénétrer dans la salle pour jeter au diable l'aumône d'une dernière prière. M. Tarte attendait, lui, que le lit de parade fut dressé pour exhaler en public la douleur qu'il éprouvait à la pensée de la perte d'un ami qu'il avait lui-même allégrement conduit au tombeau. Et le lendemain, le même Tarte, drapé de noir et suant la douleur par tous les pores, suivait le corps de son ancien copain en versant un déluge de larmes de crocodile, comme s'il eût été le plus sensible à cette perte.

Il n'a pas encore trahi son ami Laurier, probablement parce que l'occasion ne s'est pas présentée, ou bien ce n'est pas connu, mais cela viendra inévitablement.

Je connais plusieurs proverbes français, et je sais pertinemment qu'ils sont infailibles, parce qu'ils participent de la Sagesse des Nations. Parmi ces proverbes il en est un que je crois plus vrai que tous les autres, et c'est celui-ci :

Qui a bu, boira.

Qui a trahi, trahira.

VIEUX-ROUGE.